

**Une nation en vacances dans son propre passé.  
Les festivités 175/25 situées dans la tradition jubilaire  
en Belgique**

---

Marnix BEYEN

**L**es fêtes pour le cent-septante-cinquième anniversaire de la Belgique et pour le vingt-cinquième anniversaire du fédéralisme en Belgique se sont insérées dans une longue tradition non seulement commémorative, mais vraiment jubilaire. Comme si les fêtes annuelles nationales ne suffisaient pas pour la légitimation de la nation, les pouvoirs publics et les élites politiques, économiques et intellectuelles ont pris l'habitude de consacrer, chaque vingt-cinquième année depuis l'indépendance, une célébration plus élaborée à la patrie qui leur était chère. En s'inspirant d'anciennes traditions ecclésiastiques, ces jubilés manifestaient clairement jusqu'à quel degré le nationalisme romantique du dix-neuvième siècle était une religion civique<sup>1</sup>. En même temps, l'intervalle de vingt-cinq années avait un avantage plus pragmatique, puisqu'il augmentait la possibilité que chaque habitant du pays vive au moins une fois un tel jubilé comme adulte.

Si on regarde la succession de ces jubilés nationaux en rétrospective, on pourrait dire qu'ils ont connu leur apogée entre le cinquante-naire de 1880 et le centenaire de 1930. Les fêtes de 1856, pour leur part, étaient des fêtes dynastiques plutôt que nationales. Elles étaient

---

<sup>1</sup> M. MITTERAUER, *Jubiläen und Geschichtsbewusstsein*, dans *Beiträge zur Historischen Sozialkunde*, 6, 1976, p. 47-48.

organisées par et pour le roi et visaient à un renouvellement symbolique du pacte entre le monarque et son peuple <sup>2</sup>. Si le roi continua à jouer un rôle important au cours des jubilé postérieurs, ceux-ci se présentèrent beaucoup plus comme des confirmations rituelles de l'existence et de la grandeur de la nation.

Une deuxième chose qui frappe en regardant la liste des jubilé, est l'absence de festivités lors du cent-vingt-cinquième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, en 1955. La raison officielle pour cette défaillance était le fait que trois ans plus tard, l'Exposition universelle se déroulerait à Bruxelles. Cette explication officielle cachait mal qu'en réalité il y avait très peu d'enthousiasme de la part des autorités pour des fêtes commémoratives. Aux interpellations qui lui furent adressées à cet égard par des députés libéraux et sociaux-chrétiens, le Premier ministre Van Acker répondit avec une bienveillance ironique, mais surtout avec indifférence <sup>3</sup>. Au surplus, au cours de l'Exposition Universelle même, l'aspect commémoratif semble avoir été presque entièrement absent. Il y avait encore, comme au cours des expositions précédentes, un pavillon historisant, mais celui-ci ne s'appelait plus « Ancienne Belgique » comme en 1935 mais « Belgique joyeuse ». L'ambition de vraiment faire revivre une partie du passé national y était absente. Dans cette fête du futur que fut l'Expo de 1958, le passé ne souleva que peu de passion.

Lors du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance, la ferveur commémorative avait de nouveau augmenté. Or, il semble que l'initiative résida beaucoup moins qu'auparavant chez les pouvoirs publics. Le jubilé de 1980 a été, telle est l'impression que j'aie gagné en lisant les publications entourant ces festivités, en premier lieu le fait d'intellectuels, d'artistes et de scientifiques.

Il y a donc quelques raisons qui pourraient nous faire croire que le grand programme 175/25 impliquait un retour aux traditions commémoratives de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. Ce constat pourrait à son tour être le point de départ d'un certain op-

---

<sup>2</sup> M. DE SMAELE, *Hier zijn wij! Een sociaal-politieke benadering van de nationale viering van het zilveren ambtsjubileum van Leopold I (1856)*, dans *De Negentien-de Eeuw*, 26, 2002, p. 17-49.

<sup>3</sup> *Annales parlementaires. Chambre des représentants*, 1<sup>er</sup> mars 1955.

timisme à propos de la santé de la nation belge. *Nous commémorons, donc nous existons* est le titre d'un petit livre écrit en 1999 par l'historien néerlandais Jos Perry<sup>4</sup>. Si nous prenons ce titre au sérieux, nous devrions conclure que la Belgique après son cent-septante-cinquième anniversaire est plus vivante que jamais.

Mais est-ce que cette analyse optimiste tient la route à la lumière d'une comparaison plus détaillée entre les jubilés anciens et le plus récent jubilé que nous avons connu ? C'est une telle comparaison que j'aimerais vous présenter sommairement dans cette contribution. Dans cette comparaison, je me concentre aussi bien sur les formes auxquelles on avait recours lors des différentes commémorations que sur les discours qui entouraient ces formes. Dans les discours comme dans les formes jubilaires, j'attacherai une attention particulière à la façon dont la relation entre passé et présent était articulée.

### **Des similarités indéniables**

Au niveau des formes commémoratives, les similarités frappent dès le premier moment. Dans un article que j'ai publié en 2001, j'ai parlé d'une culture jubilaire, dont les principes de base étaient «totalitaires» et «juxtapositifs». Par cela, j'impliquais qu'il s'agit d'une culture «qui ne voulait pas seulement englober les différents domaines de la vie et de la culture mais aussi les diverses classes sociales – non en les entremêlant, mais en les juxtaposant<sup>5</sup>.» Ces caractéristiques revinrent dans chacun des jubilés entre 1880 et 1930. Les fêtes du Cinquantenaire, par exemple, consistèrent en six volets : la fête politique, la fête littéraire, la fête industrielle, la fête artistique, la cavalcade historique et la fête populaire. Le but de cette logique juxtapositive ou énumérative était clair : les pouvoirs publics essayaient de créer une image de la nation dans sa totalité en termes synchroni-

<sup>4</sup> J. PERRY, *Wij herdenken, dus wij bestaan. Over jubilea, monumenten en de collectieve herinnering*, Nimègue, 1999.

<sup>5</sup> M. BEYEN, *Féconder l'avenir par le passé. La politique commémorative de l'État belge pendant les années jubilaires 1880, 1905 et 1930*, dans G. KURGAN-VAN HENTENRYK et V. MONTENS éd., *L'argent des arts. La politique artistique des pouvoirs publics en Belgique*, Bruxelles, 2001, p. 73-88.

ques, mais aussi dans une perspective diachronique. Au lieu de chercher une synthèse introuvable entre les différents phénomènes nationaux, la culture jubilaire les plaçait côte à côte et les présentait comme plusieurs aspects de la grandeur nationale. La juxtaposition devait contribuer à la conciliation.

Cette même logique énumérative fut également présente dans le programme de 175/25. Elle était déjà apparente dans le discours que donnait le Premier ministre Verhofstadt lors de l'ouverture de l'année festive: «Le programme est diversifié», assura-t-il. «Il y en a pour tous les goûts. Que l'on s'intéresse à notre structure étatique ou à notre culture, que l'on préfère le sport ou le folklore traditionnel ou encore que l'on entende promouvoir l'image de marque dynamique et socio-économique de notre pays ou que l'on veuille profiter de notre qualité de vie. Le programme couvre toutes les facettes de l'éventail coloré qu'est notre pays<sup>6</sup>.» Si le sous-titre du programme était «temps de rencontres», il s'agit de rencontres – et ici je cite le site web du gouvernement fédéral – «entre cultures, entre générations, entre les mondes politique, économique et social, entre citoyens<sup>7</sup>». Pour cette raison, le comité de patronage consista en personnalités représentant les différents domaines de la vie: les arts, les sports, l'économie, etc.

Une juxtaposition qui s'est manifestée comme particulièrement tenace est celle entre la culture haute et la culture basse. À côté d'expositions servant un public élitaire, la culture populaire a toujours été un ingrédient de la culture jubilaire. Comme la kermesse flamande était une partie intégrante des jubilés de 1880 et de 1905, les fêtes de 2005 ont été clôturées par une tentative de rassembler la plus grande fanfare qui ait jamais été réunie (une tentative qui échoua malheureusement).

S'il y a eu, néanmoins, un effort de conciliation qui a été crucial dans tous les jubilés comme dans toutes les activités commémoratives, c'était celui de concilier passé, présent et futur. Dans tous les programmes jubilaires, il apparaît un souci constant de maintenir en équi-

---

<sup>6</sup> Discours prononcé par le Premier ministre Guy Verhofstadt à l'occasion de l'ouverture de l'année de festivités «175/25 ans de la Belgique», Bruxelles, le 17 février 2005, <http://www.verhofstadt.fgov.be/fr>, consulté le 29 mars 2007.

<sup>7</sup> <http://www.belgium.be>, consulté le 29 mars 2007.

libre la tradition et le progrès, les deux vecteurs de la nation. Pour chaque exposition d'art ancien, il devait y avoir une exposition d'art moderne ; pour chaque cortège historique ou tournoi de chevalerie, une foire industrielle ne pouvait manquer. Cette dualité se manifesta d'une façon particulièrement apparente dans les reconstructions d'anciennes villes qui étaient dressées lors des expositions universelles.

Dans le discours de Verhofstadt mentionné ci-dessus, cette même dualité est présente. Dans son affirmation que « notre atout hérité du passé constitue dans un même temps notre force pour l'avenir » résonne l'écho de l'allocution du ministère de l'Industrie et du Travail lors de l'inauguration de l'Exposition universelle à Liège en 1905. Dans cette allocution, le ministre Francotte loua « le caractère indépendant d'une race – la race belge – qui sait vivifier les traditions du passé <sup>8</sup>. »

### Une logique tout à fait différente

Pour Francotte, le trait d'union entre passé et présent était donc le « caractère belge », et plusieurs de ces contemporains utilisaient des quasi-synonymes comme « énergie belge » ou « génie national ». Pour Verhofstadt, l'identité belge était la notion-clé. A première vue, cette notion apparaît comme une version moderne des notions comme *caractère* ou *génie*. Néanmoins, il n'est pas sans signification que cette notion d'identité a moins de valeur volontariste que les concepts utilisés à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle. Pour Verhofstadt, l'« identité » était « *ce que nous sommes devenus par notre histoire* », tandis que les commentateurs de la fin du dix-neuvième siècle voyaient « le caractère belge » comme une force active, déterminant aussi bien le passé que le présent et le futur.

Loin d'être simplement terminologique, cette divergence révèle une relation fondamentalement différente entre passé et présent, ou, en d'autres termes, une conscience historique radicalement différente. Les

---

<sup>8</sup> Allocution imprimée dans A.-Th. ROUVEZ, *Le jubilé national de 1905. Compte rendu des fêtes et des cérémonies qui ont eu lieu dans les villes et communes de Belgique à l'occasion du jubilé national*, Bruxelles, s.d., p. 69-70, et citée dans : BEYEN, *Féconder l'avenir*, op. cit., p. 80.

organisateurs des jubilés de 1880, 1905 et 1930 considéraient la continuité entre passé, présent et futur, ou même leur identité transhistorique, comme une donnée existentielle. Pour les organisateurs du jubilé de 2005, au contraire, le passé n'était qu'un prétexte pour la célébration d'une situation actuelle. Dans ce contexte, il faut bien citer le discours inaugural du Premier ministre une dernière fois : « *L'année festive 175/25 ne traite pas de l'histoire, mais ce que nous sommes devenus par notre histoire* ». Ce passage révèle très bien le rejet ultime de l'histoire comme force dans le présent. Pour Verhofstadt, la fissure entre passé et présent était devenue définitive. Dans cet aveu, il participait à ce qu'on appelle la conscience historique postmoderne. Le passé, même le passé de son propre pays, était devenu, selon les mots célèbres de David Lowenthal « un pays étranger<sup>9</sup> ». Pendant les jubilés de 1880, 1905 et 1930, au contraire, la conscience historique moderne, basée sur le sentiment de continuité entre passé et présent, avait encore été dominante. Selon une typologie présentée par l'historien louvaniste Jo Tollebeek, on pourrait également découvrir des éléments d'une conscience historique anti-moderne dans la logique jubilaire de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. Dans ce type, l'appel du passé est devenu tellement fort qu'on éprouve la volonté, non pas seulement de s'en inspirer, mais vraiment d'y retourner<sup>10</sup>. Voilà le contraire de la logique post-moderne dominant aujourd'hui notre attitude envers le passé. Cette différence est, selon moi, tellement fondamentale qu'elle surpasse toutes les similarités qui existent au niveau des formes jubilaires.

Si on compare les manifestations spécifiques pendant les divers jubilés, ce contraste se révèle très clairement. Les cortèges historiques, par exemple, ont cédé la place à une reconstruction du voyage que Léopold I<sup>er</sup> avait fait entre Coxyde et Bruxelles lors de son entrée en Belgique. Cette reconstruction ne fut pas effectuée par des gens en costumes historiques, mais par 2000 motards ! La grande exposition

---

<sup>9</sup> D. LOWENTHAL, *The Past is a Foreign Country*, Cambridge, 1985.

<sup>10</sup> Pour une typologie faisant la distinction entre la conscience historique moderne, anti-moderne et post-moderne, voir J. TOLLEBEEK, *De conjunctuur van het historisch besef*, dans B. RAYMAEKERS et G. VAN RIEL éd., *De horizonten van weten en kunnen. Lessen voor de eenentwintigste eeuw*, Louvain, 2002.

historique *Made in Belgium*, pour sa part, retournait, à première vue, à des motifs qui avaient été centraux au nationalisme romantique en Belgique. Godefroid de Bouillon y fut présenté comme l'un des premiers héros belges et l'ancien thème de la lutte ininterrompue contre les oppresseurs y est repris avec des mots qui ne diffèrent en presque rien de ceux utilisés par les auteurs romantiques du temps de l'unionisme. Le fait que des historiens se sont occupés depuis plusieurs décennies déjà de démasquer de tels mythes, ne semble pas avoir dérangé les organisateurs de l'exposition<sup>11</sup>.

En dépit des apparences, toutefois, cette exposition fut basée sur une conception historique qui est totalement différente de celle du romantisme : les différentes pièces présentées dans cette exposition ne se soudaient pas de telle manière qu'ils reliaient passé, histoire et présent. Les «libertés belges» ne formaient pas la colonne vertébrale d'un grand narratif nationaliste, mais plutôt l'un des arguments de vente de la marque «Belgique<sup>12</sup>». Le titre de l'exposition, avec sa référence au monde commercialisé, est significatif à cet égard : on montrait des choses qui avaient été créées en Belgique, on ne racontait pas une histoire significative à propos de ce pays. Dans une telle perspective, l'historicité du récit ne fut que secondaire, et il importait peu que l'interprétation historique qui était présentée ne trouve aucun support chez les historiens professionnels.

Cette rupture entre passé et présent rendait à son tour le concept «identité» beaucoup plus problématique. Celle-ci ne pouvait plus être cette force stable, quasi immuable qui aurait guidé l'histoire de la Belgique à travers les âges. Beaucoup plus, l'identité belge comme elle fut célébrée à l'occasion des fêtes jubilaires, et notamment dans l'exposition *La Belgique visionnaire* était une identité imprécise, sur-réaliste, pleine d'autodérision, voire anti-nationale. Cette vision d'une

---

<sup>11</sup> Voir, pour les cas concernés, I. WANSON, *Godefroid de Bouillon*, dans A. MORELI éd., *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, Bruxelles, 1995, p. 47-54, et J. STENGERS, *Le mythe des dominations étrangères dans l'historiographie belge*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 59, 1981, p. 382-401. Pour une critique de l'exposition pareille à la mienne, voir : M. REYNEBEAU, *Een land in blesuretijd. De Belgische identiteit na 175 jaar geschiedenis*, dans ID., *Het nut van het verleden*, Tielt, 2007, p. 174-191.

<sup>12</sup> Voir <http://www.exposition-madeinbelgium.be>

identité belge surréaliste avec ses implications anti-nationalistes avait déjà été présentée dans des publications au cours des fêtes de 1980<sup>13</sup>, et dans les deux décennies qui suivirent elle forma le fondement d'une nouvelle belgitude dans des milieux progressistes<sup>14</sup>. Avec une exposition comme *La Belgique visionnaire*, elle fut consacrée par les autorités belges.

Dans cette perspective, il n'est pas surprenant que les commémorations de 2005 n'aient pas laissé, comme les jubiléés antérieurs, de monuments matériels consacrés à la grandeur ou à l'identité belge. Dans un contexte où la notion d'identité même est devenue instable, un rapport monumental au passé devient presque impossible.

En dépit de toutes les apparences et en dépit de la volonté de ses organisateurs, donc, il semble que ces fêtes jubilaires de 2005 aient moins contribué à la construction qu'à la déconstruction d'une identité belge. Le fait que le septième jubilé de la nation belge était combiné avec le premier jubilé du fédéralisme, me semble significatif à cet égard. La même remarque vaut pour le sous-titre, « temps de rencontres », dans lequel l'identité belge se met en retrait derrière plusieurs autres identités.

### **Nous commémorons, donc nous n'existons plus**

Vue sous cet angle, l'analyse optimiste que j'ai présenté en début de cette contribution, doit être soumise à une révision. Le programme 175/25 n'a pas été une résurgence triomphale des grands jubiléés des années 1880, 1905 et 1930, après le silence relatif de 1955 et 1980. Il me semble plutôt que le jubilé le plus récent accompagnait un processus de déconstruction de la Belgique, autant que les jubiléés entre 1880 et 1930 avaient accompagné sa construction. Dès lors, on pourrait conclure que le silence de 1955 doit plutôt être interprété comme un signe de force de la nation Belge que comme un signe de faiblesse. Dans les années cinquante, la phase de la construction de la nation

---

<sup>13</sup> Voir notamment J. SOJCHER éd., *La Belgique malgré tout*, numéro spécial de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, Bruxelles, 1980.

<sup>14</sup> N. BEYENS, *Van nieuwe Belgen en vaderlandsloze beeldenstormers*, dans *Nieuwste Tijd. Kwartaalschrift voor eigentijdse geschiedenis*, 1, 2002, p. 71-86.



belge autour de valeurs démocratiques et pluralistes semblait être terminée, tandis que les forces destructrices s'étaient retirées sur l'arrière-plan : les tendances anti-parlementaristes avaient été battues, le nationalisme flamand ne s'était pas encore entièrement réorganisé, la lutte scolaire était ardente mais menaçait beaucoup moins l'union belge que la question royale ne l'avait faite, la reconstruction économique commençait à porter des fruits, la situation dans la colonie semblait être calme. Dans de telles circonstances, il n'était pas nécessaire de commémorer la nation. Comme Pierre Nora et d'autres l'ont remarqué, le besoin de commémorer ne se manifeste qu'au moment où la mémoire collective perd son évidence<sup>15</sup>. N'est-ce pas cette logique qui explique la ferveur commémorative de 2005 ?

Même si les historiens professionnels se sont montrés très critiques envers une exposition comme *Made in Belgium* à cause de son anti-historicité exacerbante, ils ont néanmoins participé de leur propre manière à cette ferveur commémorative. Plus particulièrement, ils semblent avoir réinventé le genre désuet de l'histoire nationale. Non seulement la *Nouvelle Histoire de Belgique* a commencé à paraître pendant l'année jubilaire, mais plusieurs historiens ont également contribué à la préparation du musée Belvue, consacré à l'histoire de Belgique. A première vue, ces initiatives semblent indiquer une volonté de leur part de supporter la construction d'une mémoire collective belge. De nouveau, on serait tenté d'y cerner un retour au « grand siècle de la nation belge », quand les historiens furent les prêtres de la religion nationale. Mais derechef, cette impression ne résiste pas à une analyse plus approfondie. Car une telle analyse révèle vite que ces historiens ne décrivent ou ne montrent pas l'histoire de la *nation belge*, mais plutôt les évolutions de la société et de la politique en *Belgique* depuis 1830. S'ils sont préparés à présenter une telle approche sous l'étiquette d'histoire nationale, cela ne remonte aucunement à une vision romantique de la nation belge. Au contraire, la déconstruction graduelle de cette nation pendant les dernières décennies semble avoir créé la possibilité, même pour des historiens post-modernes, d'écrire son histoire sans s'attirer la suspicion d'être nationaliste. Il est

---

<sup>15</sup> P. NORA, *Entre mémoire et histoire*, dans ID. éd., *Les lieux de mémoire*, t. 1 : *La République*, Paris, 1984, p. XVII-XLII.

significatif à cet égard que les historiens professionnels se sont attachés en premier lieu, au cours de cette année jubilaire, à montrer comment cette nation s'est construite en commémorant son propre passé<sup>16</sup>. Ce faisant, ces historiens se montrent à la fois nostalgiques envers cette Belgique patriotique et rétifs à en assumer les prémices essentialistes. Il est indéniable que ce double sentiment a inspiré l'auteur de cette contribution même, et il me semble peu probable qu'en cela il soit seul parmi les collaborateurs de ce volume.

## DISCUSSION

Marc Reynebeau intervient à propos de l'exposition *Made in Belgium*. Il s'agissait pour lui d'une sorte de kermesse destinée à remplir le visiteur de fierté nationale. Il observe que le récit historique était présent dans la première partie de l'exposition : un panneau reprenait littéralement l'ancien mythe du Belge luttant pour sa liberté contre les dominations étrangères, des Romains aux Nazis. Il s'étonne que les organisateurs aient eu recours à ce vieux mythe belge, par ailleurs scientifiquement dépassé, et déplore le peu de considération accordé par ceux-ci au travail des historiens. Marnix Beyen admet qu'il a peut-être sous-estimé, dans sa présentation, la place de la narration dans *Made in Belgium* et le recours dans cette exposition à des thèmes jadis en vigueur mais aujourd'hui décrédibilisés. Il s'étonne que le conseil scientifique de l'exposition ait laissé passer cela. Pour M. Reynebeau, il s'agissait clairement, en tant que manifestation populaire, d'attirer le public. Une telle narration populaire illustrée pourrait être considérée, en tant qu'historien, comme insultant : l'histoire a donc été utilisée comme décor, en présentant des éléments isolés telle la soi-disant épée de Godefroid de Bouillon.

---

<sup>16</sup> Pour des exemples, et pour une analyse plus approfondie de ces travaux et expositions, voir mon *Nostalgie naar een verloren natie. Een terugblik op de historische productie naar aanleiding van 175 jaar België*, dans *Ons Erfdeel*, 49<sup>e</sup> a., 2006, n° 1, p. 121-125.

Christian Laporte demande à l'orateur si l'abstention jubilaire de 1955 ne s'explique pas plutôt par un manque de consensus national suite à la Question royale. Marnix Beyen reconnaît la pertinence de ce facteur et ajoute que la Question scolaire émergeait également ; toutefois il souligne que, sur l'existence *en tant que telle* de la Belgique, le consensus n'a peut-être jamais été si grand qu'en 1955, ni avant, ni après. Il est vrai, en ce qui concerne d'autres clivages entre partis et piliers, que le gouvernement ne souhaitait pas les faire resurgir (les jubilés précédents avaient vu la radicalisation de l'opposition : catholique en 1880, socialiste en 1905, nationaliste flamande en 1930).

Le conservateur du Musée juif de Belgique se demande s'il est judicieux de focaliser la comparaison sur *Made in Belgium*, dont les organisateurs sont connus pour leurs dérives depuis *Tout Hergé* (1991), et qui allait à l'encontre de ce que souhaitait le Gouvernement fédéral (cf. les expositions de Tervuren sur la mémoire du Congo et du musée des Beaux-Arts sur le romantisme en Belgique). Marnix Beyen répond qu'il est vrai que *Made in Belgium* n'était qu'une exposition parmi d'autres mais que d'une part elle était la seule à mettre en présentation l'identité belge, avec *La Belgique visionnaire* et *La Belgique en scène* (qui, en montrant comment la Belgique avait été construite, participait à la déconstruction), et que d'autre part *Made in Belgium*, bien que hors du programme officiel 175/25, avait bénéficié de l'aval et du soutien politique. Plusieurs intervenants abondent en ce sens : Marc Reynebeau souligne la présence du roi à l'ouverture de *Made in Belgium*, Christian Laporte rappelle le soutien fédéral dont l'exposition a bénéficié tandis que Sébastien Dubois observe que le seul budget de *Made in Belgium* dépassait le budget total alloué au programme officiel et à ses expositions. Chantal Kesteloot (Ceges) rappelle aussi que *Made in Belgium* a bénéficié de 2 millions d'euros alloués par la Loterie nationale mais n'a rien reçu du budget officiel 175/25, au motif de l'apport substantiel de la Loterie, de sponsors commerciaux et des Communautés et Régions (dont notamment la Communauté germanophone) ; si cette exposition a pu compter sur 370 000 visiteurs, ce chiffre impressionnant reste malgré tout en dessous des prévisions des organisateurs.

A propos de l'absence de commémoration jubilaire en 1955, Sébastien Dubois rappelle un autre facteur, à savoir l'avis négatif rendu à l'époque par l'Inspection des finances, eu égard à la proximité de l'Exposition universelle prévue pour 1958. Il souligne à cet égard que pour 2005 les dépenses devaient nécessairement être inférieures à celles engagées pour un 150<sup>e</sup> ou un 200<sup>e</sup> anniversaire.

Jean-Pierre Nandrin rejoint M. Beyen en ce que, pour lui, l'histoire n'est plus là pour construire mais pour déconstruire. A cet égard, le fait que sans concertation les auteurs des 6 volumes déjà parus de la *Nouvelle Histoire de*

*Belgique* (commanditée par la maison d'édition pour être initialement une *Histoire politique de la Belgique contemporaine*) parlent plus des tensions et des divisions qu'ils n'insistent sur les traits de ressemblance, façon unitaire, est significatif, effectivement, du nouveau rapport des historiens à l'histoire de Belgique.